

L'art de Monique Turin

Née à Troyes en 1926, Monique Turin, disparue le 29 octobre dernier, a toujours peint, et depuis quelques décades, les expositions de notre région ont montré ses denses créations, de feu la Société Artistique de l'Aube à Poethra, dont elle était l'un des piliers dans les années 70, et de la Maison de Boulanger (à plusieurs reprises) à la Galerie du Jansanet, très récemment.

Monique Turin ne s'intéresse guère aux cartes postales, aux couleurs faciles, aux surfaces délicieuses. Creuser l'art est son territoire de création. Elle ne fabrique pas d'image, elle ne représente jamais la médiocre séduction des apparences. Ayant tôt fait de saisir la trame corporelle aiguë de ses modèles, le dessin fut son premier territoire de création, tendu, aigu et vigoureux. Dessin sensible et sensuel. Et la peinture de suivre, riche de pigments, forte et plurielle, fluide et lointaine. Elle éprouvait la densité des êtres, comme si elle reliait, de l'intérieur, les lignes de force de l'homme, de l'énergie vitale, et du monde. Sa lumière quasi sacrale se fusionnait du dedans à la matière peinte.

Monique Turin peignait la trame indistinguée de l'être et du cosmos, quand les emmêlements du dehors rejoignent ceux de l'intimité. Ses corps peints participent de l'étendue, et les traits aigus qui les structurent sont autant de lignes de vie. Comme si les lignes de force de l'humaine condition rejoignaient celles de l'univers. Dans ses blocs pluriels de matière chromatique voilée, dans son étrange opacité lumineuse et veloutée, la chair indéfinie et l'univers mouvant font et feront voie de partage.

Chocs que ces étapes créant, plus que stridences et percussions, subtiles et infinies résonances, et les couleurs jouent à fond leurs mystérieux rôles psychiques.

Le regard choisit son centre de gravité dans l'échelle de la peinture, mais s'engloutit aussitôt vers le bas, où le fond peut devenir sombre, opaque, tragique, mais s'élève aussitôt vers le haut, vers le fluide, là où disparaissent les blessures du jour, vers un ultime à portée de regard.

Très troublante, une contagion douce et forte agit, par l'effet d'art d'une peinture de haute substance, et le corps s'abîme aux vertiges des lumières d'origine. Quand l'intériorité la plus secrète s'arrime aux chants du monde.

Christian Noorbergen